



La redéfinition des âges de la vie*

Marcel Gauchet

Marcel Gauchet est notamment l'auteur de *La Démocratie contre elle-même* (Paris, Gallimard, 2002) et, en collaboration avec Marie-Claude Blais et Dominique Ottavi, *Pour une philosophie politique de l'éducation* (Paris, Bayard, 2002).

Deux interrogations liées sont à l'origine de ces réflexions. La première porte sur les conditions de l'éducation aujourd'hui ; la seconde relève de la « psychologie contemporaine ».

A quoi tiennent les difficultés inédites et, à de certains égards, croissantes, que rencontre l'entreprise éducative dans la société actuelle ? Difficultés surprenantes, somme toute, si l'on songe que l'importance de la formation n'a jamais été aussi reconnue et que la demande globale d'éducation n'a jamais été aussi forte. Une fois qu'on a fait le tour des différents facteurs explicatifs qui ont pu être invoqués, et qui touchent au fonctionnement de l'institution éducative, on ne tarde pas à s'apercevoir de leurs limites, si judicieuses qu'elles soient. L'idée s'impose qu'il faut remonter une strate plus haut, en amont de l'institution. Ce qui a changé, ce sont les êtres auxquels s'adresse l'école. Elle est confrontée à des enfants, à des adolescents, à des jeunes, pour la prendre dans sa notion la plus large, dont le statut social s'est profondément transformé. Cette transformation est elle-même prise dans une redéfinition plus vaste des âges de la vie dont la reconsidération de la période initiale de l'existence ne constitue qu'un élément. C'est cette recomposition de l'enfance et de la jeunesse qui secoue le système éducatif. Elle fait naître des attentes et des exigences auxquelles il n'était pas préparé. Elle modifie le sens de l'enseignement dans le regard de ceux qui en bénéficient. Elle change leur identité en même temps que leurs perspectives existentielles.

Ce premier questionnement vient ainsi à en croiser un second, plus spécifiquement centré sur les changements psychologiques de l'individu contemporain. J'ai proposé par ailleurs une hypothèse sur les transformations de la personnalité dans les conditions de ce qu'il est convenu d'appeler la « post-modernité » et qui mérite plutôt la dénomination d'« hypermodernité¹ ». Je l'ai fait sur la base de l'observation et d'une analyse des changements dans la socialisation. Mais cette dernière ne saurait suffire, à l'évidence. Dès lors qu'on introduit pareille perspective d'une « mutation anthropologique », il s'agit de l'étayer. D'où peut-elle procéder ? Existe-t-il, dans les données de l'expérience collective et dans les termes de l'existence individuelle, des facteurs de nature

à rendre compte d'une évolution de cette ampleur ? C'est le cas. Outre le déplacement de l'être-en-société déjà évoqué, il existe au moins un autre phénomène majeur susceptible d'éclairer ce qui n'est pas moins que l'avènement d'une humanité nouvelle. Il consiste dans le bouleversement des conditions de la procréation intervenu depuis une trentaine d'années.

Les faits sont parfaitement connus. Démographes et sociologues les ont établis avec toute la précision souhaitable. Encore reste-t-il à interroger leur retentissement psychique. Or il y a de bonnes raisons de penser qu'il est considérable. « Les enfants du désir », puisque tel est le nom qui leur convient, représentent une rupture dans l'histoire de l'espèce humaine dont la mesure est à prendre². Ce n'est pas seulement qu'ils font l'objet d'un investissement parental d'une teneur et d'une intensité inédites, avec les conséquences qui s'ensuivent sur les demandes en matière d'éducation et, plus largement, sur l'articulation de la sphère sociale et de la sphère familiale. C'est que ce « désir » - lequel ? - qui préside à leur venue au monde intervient dans la formation de l'identité des êtres, à un niveau qu'on n'avait pas eu l'occasion d'envisager jusque-là. S'il s'est produit un changement invisible, mais décisif, du côté du psychisme humain au cours de la période récente, certainement approchons-nous ici de ses racines.

Ce sont ces deux lignes d'investigation, éducative et psychologique, que je me propose de conjuguer, en analysant ces deux transformations capitales qui affectent, l'une, l'entrée dans la vie, l'autre la venue au monde. Je m'efforcerai dans un premier moment, donc, de cerner la redéfinition de l'enfance et de la jeunesse à l'œuvre au sein de la redéfinition d'ensemble des âges de la vie. Dans un second moment, ce cadre général une fois posé, je me concentrerai, à l'intérieur de cette phase initiale de l'existence, sur ses débuts, sur les nouveaux venus. J'essaierai de préciser ce qu'implique de naître sous le signe du désir. Dans l'un et l'autre cas, je tâcherai de tenir ensemble, d'aussi près qu'il est possible, la problématique éducative et la problématique psychologique, dans la conviction qu'elles s'éclairent l'une par l'autre. Les deux séries de faits sont nouées, désormais, d'une manière qui mérite d'être explicitée.

* Cet article est paru dans le N° 132, novembre 2004, de la revue *Le Débat* que nous remercions d'avoir autorisé la publication dans *Mélanpous*.

1. « Essai de psychologie contemporaine », maintenant dans *La Démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, « Tel », 2002.

Sur la notion d'« hypermodernité », voir Gilles Lipovetsky, *Les Temps hypermodernes*, Paris, Grasset, 2004, et Nicole Aubert, *L'Individu hypermoderne*, Toulouse, Erès, 2004.

2. Cf. Henri Leridon, *Les Enfants du désir*, Paris, Julliard, 1995 (nouvelle éd., Hachette, « Pluriel », 1998).

De la définition des âges

Une fois de plus, le mouvement des choses nous impose de revisiter les mots dont nous disposons. Les lignes se déplacent sur le front de ce que nous ne pouvons nommer autrement que « les âges de la vie ». Mais qu'est-ce que les âges de la vie ? La notion est à la fois triviale, floue et peu considérée. Les sciences sociales ne la regardent pas comme un outil d'analyse pertinent. Aucun théoricien notable ne s'y est attardé. A la différence de la notion de génération, par exemple, elle n'a que rarement fait l'objet d'une élaboration digne de ce nom³. C'est dans ce vide - en lui-même significatif, peut-être - qu'il faut s'avancer.

Repartons, donc, des données élémentaires : par notre condition animale, notre condition de vivants-mortels, notre existence se découpe en périodes ou en étapes, diversement comprises et aménagées suivant les civilisations et les sociétés. Ce cycle de la croissance et de la décroissance se divise au moins en quatre phases ou âges relativement objectivables : l'enfance, la jeunesse, la maturité, la vieillesse. Selon les temps et les lieux, ces périodes de la vie sont plus ou moins définies sous forme de statuts sociaux.

Toute société ou toute culture comporte une vision différentielle des phases du cycle de vie, vision plus ou moins nette et plus ou moins sophistiquée, mais jamais absente. Il est difficile d'ignorer qu'il s'agit d'un aspect particulièrement crucial de la condition humaine et de la condition sociale. C'est le peu de souci de la chose montré par nos théoriciens qui doit étonner, à cet égard, tellement l'entente des âges de la vie constitue l'un des points d'articulation éminents de la culture sur la nature.

Il est nécessaire, justement, du point de vue de cette dimension, de reconnaître une différence essentielle entre les sociétés qui accordent une place prépondérante à la détermination des phases du cycle de vie et celles qui, comme la nôtre, la font passer au second plan. Le désintérêt de la théorie est le reflet de cette relégation. C'est une différence cruciale entre les sociétés dites « primitives » ou « traditionnelles » et les sociétés modernes. Dans les sociétés les plus anciennes et jusque tout près de nous, dans les sociétés agraires, la définition instituée des âges fait partie de l'armature des liens sociaux, en liaison étroite avec la parenté. La division des générations et des âges se noue avec la division des sexes pour former l'organisation même de la société. Ou, pour prendre le problème à l'envers, quand les liens du sang sont ce qui est réputé tenir la société ensemble, la différenciation des âges leur est communément associée. Dans un certain nombre de sociétés, en Afrique notamment, il existe des organisations dites « à classe d'âge », où le groupement des personnes selon leur appartenance temporelle joue un rôle fondamental dans le fonctionnement du système social⁴. Ces sociétés tissées et ordonnées par les liens de parenté et les statuts d'âge peuvent être comprises, sous cet angle, comme des sociétés

qui se définissent expressément autour de leur reproduction biologique et sociale.

En regard, notre société, les sociétés modernes se distinguent fortement par le déclin des liens de parenté et le relâchement de l'organisation en âges en tant qu'armatures explicites de la société. Ce ne sont plus des faits organisateurs centraux. Les sociétés modernes ont inventé ou fait passer au premier plan d'autres manières de lier les personnes et de les grouper. Elles les tiennent ensemble par le politique ; elles les associent par le droit, sur la base du contrat entre libres individus ; elles les conjoignent par l'organisation économique, au travers des rapports de production et d'échange. Cela n'empêche évidemment pas les faits de parenté et d'âge de continuer à exister comme des faits sociaux éventuellement massifs. La nouveauté est qu'ils ne participent plus du cœur de l'ordre social. Ils ne représentent plus les repères primordiaux en fonction desquels les sociétés se définissent. C'est l'explication, pour partie, de la difficulté à déchiffrer ces phénomènes qui relèvent désormais de l'implicite de nos sociétés, d'une dimension d'elles-mêmes qu'elles ont de la peine à considérer parce qu'elle n'est plus officiellement structurante. Leur analyse est du ressort d'une anthropologie des sociétés contemporaines attentive à leur face cachée ou à leur impensé.

L'une des hypothèses qui me guideront, et que je formule d'entrée de manière abrupte, est que les transformations de la période récente correspondent à un effacement caractérisé, si ce n'est à une liquidation en bonne et due forme, du rôle que les liens de parenté (et l'ordre des âges) conservaient en tant que liens de société. Nous sommes témoins de la consommation de leur remplacement dans cette fonction par les liens politiques, juridiques et économiques spécifiquement construits par la modernité.

Au vrai, cette érosion vient de bien plus loin encore. Elle commence avec l'apparition des États, quand la relation de commandement et d'obéissance et les hiérarchies politiques se mettent à structurer les communautés aux dépens de la loi des ancêtres, du clan ou du lignage et des rapports d'alliance et de filiation. Mais c'est avec l'État moderne, souverain, l'État qui revendique le monopole du lien politique légitime, que s'engage pour de bon la révolution du lien social que nous voyons aboutir sous nos yeux. Encore est-elle lente pendant longtemps. Un conservateur éclairé comme Le Play peut encore rêver avec quelque apparence de plausibilité, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, de reconstituer l'ordre social traditionnel sur la base de la famille patriarcale⁵. Parlant repère, qui donne à mesurer le chemin parcouru sur un siècle. C'est au XX^e siècle qu'il est revenu d'achever cette substitution du politique et de l'économique à la parenté comme ce qui est susceptible de tenir ensemble une société. C'est l'un des principaux aspects du processus de détraditionnalisation dont on discerne les débuts autour de 1880 et qui triomphe dans les années 1970. La désinstitutionnalisation de la famille est à

3. L'ouvrage déjà ancien de Michel Philibert, *L'Échelle des âges*, Paris, Éd. du Seuil, 1968, reste une exception en langue française.

4. Voir en dernier lieu Bernardo Bernardi, *Age Class Systems*, Cambridge UP, 1985.

5. Frédéric Le Play, *La Réforme sociale en France déduite de l'observation comparée des peuples européens*, Paris, 1864-1867, 3 vol.



situer dans ce cadre. Elle s'accompagne de la disparition des derniers vestiges de statuts d'âge. Du point de vue du fonctionnement social, il n'y a que des individus semblables, dont les différences générationnelles comptent à coup sûr dans le réel, mais n'interviennent pas dans ce qui relie les êtres et fait marcher la collectivité. Va pour les générations au sens historique du terme, qui associent les destins individuels au devenir collectif. Quant aux âges de l'existence, ils ne regardent à proprement parler que ceux qu'ils concernent et leurs proches. Sans doute la frontière de la minorité et de la majorité exige-t-elle toujours une sanction légale. Il subsiste en ce sens, et de manière probablement irréductible, un statut public des personnes. Il n'empêche que le cours de leur existence est passé pour l'essentiel, du point de vue du sens qu'il convient de reconnaître à ses étapes, dans la sphère privée.

Pour avoir toutes les dimensions du changement en matière de définition des âges, il faut faire entrer en ligne de compte une différence supplémentaire entre les sociétés primitives ou traditionnelles et les sociétés modernes - différence corrélée à la précédente. Ces sociétés anciennes, en plus d'être des sociétés à parenté, sont des sociétés religieuses, où le temps social légitimant est le passé. La tradition au sens plein du terme, c'est l'autorité surnaturelle des origines ou de la fondation, dont la suite des générations se doit de perpétuer pieusement l'insurpassable legs. Il en résulte une autorité sociale des aînés et des anciens, diversement accentuée selon les cultures. Ils sont naturellement les mieux au fait de la tradition et des usages; l'avancée en âge les intro- nise gardiens de la transmission. Le cycle de vie peut être compris, ainsi, comme une croissance sociale, au-delà du déclin personnel et de la mort; celle-ci couronne le chemin, puis- qu'elle assure le passage vers l'ancestralité.

Dans les sociétés modernes, en revanche, depuis le XVI^e siècle insensiblement, depuis le XIX^e siècle ouvertement, le temps social légitime bascule vers l'avenir de l'histoire ouverte. Il ne peut pas ne pas en résulter une transformation de l'entente sociale du cycle de l'existence. Elle trouve son expression principale dans « la découverte moderne de l'enfance ». Ce n'est pas qu'on ignorait auparavant la différence entre les adultes et les enfants ; c'est que l'interprétation de cette différence change. Elle acquiert une signification nouvelle à partir du moment où l'enfant est identifié comme le porteur d'un avenir qu'on sait devoir être différent et qu'on espère meilleur. Il s'ensuit semblablement un renouvellement de l'idée de la jeunesse, dont aux yeux des jeunes eux-mêmes (les premiers mouvements témoignant de cette « conscience jeune » apparaissent à la fin du XVIII^e siècle). C'est dans ce contexte que s'inscrit la valorisation moderne de l'éducation. Elle a deux grandes sources: la valorisation de l'individualité et la valorisation de la préparation sociale de l'avenir. Plus les sociétés se tournent vers l'avenir, plus elles se donnent une orientation historique en ce sens, plus elles valorisent le changement, moins elles

accordent d'autorité au passé et plus elles valorisent l'éducation. Il est possible de tirer de cette perspective une autre hypothèse de lecture du présent. Probablement est-ce un développement significatif de ce processus que nous sommes en train de connaître depuis les années 1970. Nous sommes entrés dans une nouvelle étape de cette réquisition du futur, en même temps que de la promotion de l'individualité. C'est de ce côté qu'il faut chercher ce qui change le visage de l'enfance et de la jeunesse, parallèlement aux idéaux éducatifs

L'impact de l'allongement de la vie

En quoi, maintenant, y a-t-il redéfinition des âges de la vie ? Qu'est-ce qui justifie de parler d'une transformation de l'entente du cycle de l'existence ? En fonction de quoi la compréhension collective du parcours qui mène de la naissance à la mort peut-elle s'être modifiée ou déplacée ?

Le facteur massif, flagrant, qui se présente aussitôt à l'esprit est l'allongement de la durée de la vie. Il est en effet déterminant. Les chiffres sont connus, rebattus, encore que leur interprétation ne soit pas si simple, comme le soulignent les démographes⁶. Je me contenterai d'une notation synthétique, négligeant les variations d'un pays à l'autre et les écarts entre les sexes. Sur un siècle, de 1900 à 2000, les ressortissants de l'Occident développé ont gagné quelque chose comme trente ans d'espérance de vie à la naissance. Chiffre en partie trompeur, puisqu'il mêle le recul de la mortalité infantile et l'accroissement de la longévité finale. Il n'en fournit pas moins un ordre de grandeur parlant, si l'on veut bien considérer que la chute de la mortalité infantile était déjà prononcée, en 1900, par rapport aux hécatombes antérieures et que le recul de l'âge de la mort se poursuit à un rythme d'horloge (un trimestre par an)⁷. Trente ans, c'est-à-dire le temps communément estimé d'une génération. Voilà, en gros, ce que nous avons gagné à l'échelle de nos existences individuelles par rapport à nos devanciers du XIX^e siècle. Dans la perspective qui nous intéresse, celle de la compréhension d'ensemble de l'existence, le phénomène est à coupler, pour la dernière période, avec la chute marquée de la fécondité depuis 1965. Il n'est pas inutile, à cet égard, de faire ressortir le renversement de tendance qui se joue à l'intérieur d'un processus par ailleurs continu. D'une certaine façon, c'est la même transition démographique qui se poursuit sous ses deux aspects, recul de la mortalité et recul de la fécondité⁸. Sauf qu'au XIX^e siècle le décalage temporel entre la chute des taux de mortalité et la chute des taux de fécondité se traduit, en Europe, par une explosion du nombre des hommes. La population européenne fait plus que doubler entre 1800 et 1900 (elle passe de 187 à 401 millions), à quoi il faut ajouter le courant d'émigration qui s'en va peupler les Amériques ou l'Australie-Océanie. En regard, le XX^e siècle aura été, sur la base

6. H. Leridon (*Les Enfants du désir, op. cit.*) attire justement l'attention sur ce point. En 1900, en France, l'espérance de vie à la naissance était de 43,44 ans pour les hommes et de 47,03 ans pour les femmes. En 1997, elle était de 74,61 ans pour les hommes et de 82,28 ans pour les femmes. Aux États-Unis, elle était en 1900 de 48,3 ans pour les hommes et de 46,3 ans pour les femmes ; elle était en 2000 de 74,2 ans pour les hommes et de 79,9 ans pour les femmes. Dans l'ensemble, l'espérance de vie a doublé en cent cinquante ans.

Voir également Françoise Forette, *La Révolution de la longévité*, Paris, Grasset, 1999. Remarques intéressantes dans Francis Fukuyama, *La Fin de l'homme, Paris, La Table ronde, 2002*.

7. Voir le rassemblement raisonné des données opéré par Paul Yonnet, « Les conséquences psychologiques et sociales du recul de la mort », *Monstres et merveilles de la modernité, Cahier Laser*, n° 4, 2003.

8. Sur l'ensemble du processus, voir la somme de Jean-Claude Chesnais, *La Transition démographique. Étapes, formes, implications économiques*, Paris, PUF, 1986.

des mêmes facteurs, celui d'une relative stabilisation puis, dans son dernier tiers, celui d'une tendance à la décroissance, les taux de fécondité étant passés au-dessous du seuil de renouvellement des générations, tendance qui fait désormais de l'Europe une terre d'immigration compensatoire.

On ne peut pas ne pas relever la corrélation. Ce n'est pas seulement que nous avons vu s'évanouir, au cours du dernier tiers du XX^e siècle, les derniers vestiges de l'organisation des sociétés selon la parenté et en fonction de leur reproduction, c'est que nous avons vu, de fait, les sociétés européennes cesser d'assurer leur reproduction biologique de leur propre mouvement. La question du lien entre les deux phénomènes est à garder ouverte. L'explosion démographique a fait place à la contraction. Mais, à l'intérieur de ce repli collectif, une explosion du temps des vies individuelles a pris la relève.

Cette dilatation du cours des existences est loin de n'être qu'un fait biologique suspendu à la seule efficacité de la médecine. Elle est portée par une réorientation de l'activité collective. Elle est liée à un redéploiement de l'économie. Le XIX^e siècle industriel avait été axé sur la production des objets. Le XX^e siècle aura été essentiellement tourné, surtout après 1945, vers la production de l'homme. Les postes de dépense qui ont le plus augmenté depuis lors et les secteurs qui tirent dorénavant la croissance sont ceux de la santé, de l'éducation, des loisirs⁹. Autrement dit, l'allongement de la durée de la vie est un fait social et culturel, exprimant une valorisation qui se mesure en termes économiques, mais qui est d'un autre ordre. Il relève d'une culture de l'homme rare qui est, entre autres choses, un homme entretenu et formé. C'est à cette aune que doit s'apprécier la consécration contemporaine de l'individualité.

Il résulte d'ores et déjà de cet étirement des vies l'apparition d'une nouvelle période de l'existence, par démembrement de ce qu'on connaissait sous le nom de vieillesse. Grâce à l'État social, aux systèmes de retraite, à l'amélioration de la santé des populations, il s'est créé un troisième âge, distinct du quatrième. Il se caractérise par une double émancipation vis-à-vis des contraintes du travail et des charges de famille. Comme cette liberté s'accompagne de revenus garantis et d'une bonne forme physique dans la majorité des cas, il n'est pas excessif de dire que nos contemporains ont gagné de la sorte (entre 60 et 80 ans) une phase de maturité supplémentaire, une seconde maturité. Il est manifeste qu'elle représente diffusément, dans l'esprit collectif, le point culminant de l'existence. Elle est l'âge de l'individu accompli, avant la sénescence et la mort. Elle est le moment de la pleine indépendance, déconnectée de toute responsabilité sociale, autre que librement choisie. Là réside la nouveauté. Jusque-là, l'existence restait comprise sous le signe de la croissance sociale. On gagnait en statut en avançant en âge. La révolution de l'avenir avait créé un problème de la

vieillesse, justement, en brisant la courbe de cette croissance et en privant le grand âge de l'autorité symbolique qui lui revenait dans les sociétés de tradition. D'où le renforcement de la figure de la maturité active et d'où l'urgence compassionnelle d'une politique d'assistance envers ceux condamnés par l'âge à sortir d'une histoire où ils n'ont plus de rôle à jouer. Succès de l'État-providence aidant, l'idéal de l'individu a pris la relève de la tradition pour créer, à l'intérieur de l'ex-vieillesse, la figure d'une autre maturité, mieux épanouie encore que celle qui précède. Une maturité conçue en termes de croissance enfin purement individuelle, dont la jouissance privée de soi et l'existence sans autres buts que ceux que s'assigne son titulaire fournissent le couronnement. Le choix peut être de se consacrer aux affaires de la cité, il l'est souvent, l'important est qu'il émane d'une décision strictement personnelle.

Il est d'avance acquis que les déséquilibres démographiques et financiers des systèmes de retraites ébrècheront cette belle construction, en obligeant à retarder l'âge de la libération du travail. L'image de l'accomplissement existentiel qui s'est forgée dans ce creuset n'en restera pas moins active. Elle est destinée à demeurer un pôle de l'imaginaire social, une source de définition de la courbe des vies. Elle gardera d'autant plus cette fonction que le poids du groupe d'âge concerné semble appelé à s'accroître, en raison non seulement de ses ressources, mais surtout de son rôle civique et politique. Cette seconde maturité devient de plus en plus l'âge par excellence de la participation, des dévouements militants, mais aussi bien des engagements culturels. L'investissement de la chose collective s'impose encore comme l'un des meilleurs emplois de la liberté individuelle. La scène publique de l'avenir est en passe d'être modelée par la dépolitisation de la jeunesse et la politisation de la vieillesse (du moins dans sa phase « jeune »)¹⁰.

Mais les effets de cet étirement des existences ne s'arrêtent pas là. Ils s'étendent à la définition de toutes leurs étapes. Les représentations de ce que peut et doit être la préparation à une existence ainsi étirée s'en trouvent altérées au premier chef. Il en va de même des représentations de cette plénitude de l'existence qu'est supposé constituer l'état adulte. Bref, l'allongement de la vie bouleverse l'idée de l'entrée dans la vie et l'image du cours entier de la vie. Il agit par une sorte de pression géologique diffuse, travaillant obscurément les pratiques et les représentations. Ne nous contentons pas de l'image et appelons carrément la chose par son nom: c'est de réflexivité sociale qu'il convient de parler. Nous sommes devant un exemple fascinant de la façon dont fonctionne ce processus inconscient ou semi-conscient par lequel une société pense les conditions qui lui sont faites et définit le cadre de l'existence de ses membres. Le problème est d'entrer dans l'esprit de ce qui est, ni plus ni moins, en l'occurrence, une réflexion collective qui s'ignore sur les données de la condition humaine.

9. Cf. Daniel Cohen, *Nos temps modernes* (Paris, Flammarion, « Champs », 2001), qui donne une estimation frappante de ce déplacement. Tandis que la part de la production des objets est restée stable dans l'emploi total depuis un siècle (40 %), ainsi que la part de l'intermédiation (20 %), les services sociaux se sont substitués à l'agriculture dans le troisième secteur. La « production de l'homme (éducation, santé) » a pris la relève de « la production de l'homme par la terre (agriculture) » (pp. 27-28).

10. C'est la base de l'anticipation révélatrice proposée par Jean-Christophe Rufin dans *Globalia* (Paris, Gallimard, 2004): les « jeunes vieux » s'emparent du pouvoir et se saisissent de la jeunesse par la même occasion. On devient jeune en vieillissant à *Globalia*; on passe à l'enviable statut de « personne de grand avenir ».



Instruction, éducation, formation

S'agissant de la redéfinition de l'enfance et de la jeunesse, réunies sous la notion de phase préparatoire de l'existence, le premier trait qui saute aux yeux est l'allongement de cette période préliminaire placée sous le signe de l'éducation. C'est là le fait sous-jacent à l'extension tendancielle de la durée de la scolarité, à l'accroissement et à la généralisation de la demande d'éducation, à la répugnance prononcée pour le travail des enfants, et, de plus en plus, maintenant, des adolescents. Il est de plus en plus entendu socialement que la prime jeunesse, au sens large, c'est autre chose, qu'elle doit se dérouler à part des activités des adultes, et en particulier de la contrainte de travail (ce qui ne veut pas dire à part de la contrainte sociale : la contrainte spécifique de la jeunesse, c'est la contrainte scolaire). Il se construit de la sorte un âge de la vie compris comme une phase propédeutique séparée - il est acquis qu'avant vingt-cinq ans l'état normal est de vivre une vie de jeune qui se prépare à l'existence¹¹.

Le point important à souligner est l'unification relative de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse qui en découle pour l'entendement collectif. Elles se solidarisent en fonction d'un redécoupage tacite des âges de la vie dans leur ensemble. L'éloignement du terme confère un enjeu bien déterminé à la phase initiale de l'existence, en même temps qu'il interdit de lui assigner un contenu trop déterminé : elle doit être consacrée à l'accumulation de ressources et de moyens en vue d'une vie très longue, donc indéfinissable quant à ce que pourra être son contenu. Ce n'est pas et ce ne peut pas être la même chose d'entrer dans la vie quand, à dix-huit ans, l'âge actuel de la majorité légale, on a plus de soixante ans devant soi (voire plus de quatre-vingts ans pour les jeunes filles d'aujourd'hui), et, quand, comme il n'y a pas si longtemps, à la même majorité, à vingt et un ans, on avait vingt-cinq ou trente ans devant soi. Cela surtout dans un monde en tel changement permanent que l'avenir y est devenu historiquement et socialement incrustable. C'est à l'épreuve d'un futur aussi lointain qu'inconnu qu'il s'agit de se projeter. De là l'indéfinition des moyens qu'il convient de mobiliser en vue d'une telle tâche. De là l'étirement, voire le ralentissement de ce temps préparatoire, dont l'extension et le rythme s'ajustent à l'échelle de ce qu'il convient de préparer. De là l'homogénéisation relative de cette phase initiale, de mieux en mieux distinguée de ce qui va suivre comme ce qui va conditionner la suite, homogénéisation qui n'empêche nullement ensuite de découper une enfance, une adolescence, une jeunesse sur fond de cet enjeu commun, mais avec d'autres accents.

On le voit immédiatement, beaucoup des problèmes qui agitent nos systèmes éducatifs, de l'école élémentaire à l'université, ont leur source dans ces déplacements. On les aborderait plus calmement si on les rapportait à leurs

véritables origines et si l'on appréciait mieux les tendances lourdes dont ils procèdent - si l'on discernait mieux, par exemple, ce que la massification de l'enseignement secondaire et universitaire a d'inéluctable. A quoi bon se battre pour « le niveau du bac », si on ne voit qu'il est devenu une sorte de certificat d'études des temps nouveaux, l'équivalent du bac d'il y a quarante ans ayant été reporté à peu près au niveau de la maîtrise universitaire ? A quoi bon réclamer la sélection, si l'on ne mesure pas que c'est le droit à un âge de la vie jugé ressortir désormais de la condition commune qui est en jeu au travers de l'accès à l'université ? Il faut commencer par le garantir (en le démocratisant) pour rendre acceptables les aménagements qu'exigent la tension vers l'excellence et la compétition sur le marché mondial de la connaissance. De manière générale, ce n'est qu'en prenant en compte les réalités de cette recomposition de l'entrée dans la vie qu'on pourra répondre efficacement aux difficultés de tous ordres qu'elle soulève et garder les sens sobres face à la mythologie qu'elle secrète.

Contrecoup de cette unification-spécification de la jeunesse comme préparation à l'existence : l'émergence d'une idée nouvelle de la « formation » à la hauteur de semblable anticipation. J'ai commencé par parler d'« éducation », parce que c'est le terme reçu, mais il est clair qu'il en faut un autre pour exprimer ce qui se cherche confusément dans les remaniements du présent. Je ne vois que celui de « formation » comme candidat plausible, à condition de le dégager de l'acception étroite et professionnalisante qu'il a pris récemment (celle de la « formation permanente ») et de lui redonner une signification large, fondamentale, englobante, celle de la *Bildung* allemande, celle des « années de formation » qui décident de l'orientation d'une vie. De même que l'éducation avait représenté en son temps un élargissement ressenti comme nécessaire par rapport à l'instruction, un nouvel élargissement s'impose aujourd'hui par rapport à l'éducation pour rendre ce qui est attendu de la formation de l'individualité¹². Éducation est le mot de l'époque de l'État social, où l'on commence à se préoccuper, au-delà de l'époque antérieure de l'individu abstrait et du bagage élémentaire de connaissances qu'il s'agit d'assurer à tous, du rôle que l'école peut et doit jouer dans le destin social des personnes¹³. Mais l'éducation, si elle prend en compte la dimension personnelle, au-delà de la pure liberté rationnelle que l'instruction se proposait d'armer, se concentre essentiellement sur l'insertion sociale des personnes. Son objectif idéal est le pouvoir de mobilité, l'ascension méritocratique. Elle reste placée sous le signe de la transmission de l'acquis culturel collectif et de la préparation adaptée à la société, non pas telle qu'elle est, mais telle qu'elle devient, grâce à son dynamisme vers le meilleur, aux places à y prendre, aux fonctions à y exercer¹⁴. Nous avons franchi un pas de plus, qui exige un mot nouveau. La formation, telle que j'essaie d'en faire sentir l'originalité, demande davantage, sans rien renoncer à ce qui précède.

11. Il semblerait, d'après des études récentes fondées sur l'imagerie cérébrale, que la maturation du cerveau se poursuit effectivement jusque vers l'âge de vingt-cinq ans. Vraie découverte ou rationalisation pseudo-scientifique d'une perception sociale ?

La suite le dira. Mais, quoi qu'il advienne, la recherche d'une telle confirmation est en elle-même significative. Elle montre la force de la représentation en quête de fondement. Cf. « Adolescents : les secrets de leur cerveau », *Courrier international*, n° 717, juillet 2004.

12. En France, rappelons-le, la substitution du ministère de l'Éducation nationale au ministère de l'Instruction publique date de 1932.

13. Ferdinand Buisson a admirablement perçu et décrit cet élargissement dès 1910 : « [...] La notion même de l'école primaire a singulièrement évolué... [elle] n'est pas ce que nous pensions d'abord. Il nous avait semblé qu'elle était faite pour l'humble apprentissage du « lire, écrire, compter ». Elle tourne à la maison nationale d'éducation ; elle devient l'atelier où tout un peuple forge son avenir... De là, partout cet agrandissement indéfini - et par moments, effrayant, du rôle de l'école... L'école a pris une fonction sociale, elle devra former non plus seulement une nation où il n'y ait pas d'illettrés, mais une nation où il n'y ait plus de non valeurs. On veut que de l'école ainsi continuée jusqu'à la fin de l'adolescence, tout individu sorte à l'état d'être normal, armé pour la vie, esprit sain dans un corps sain, pouvant et voulant se suffire, connaissant ses droits et ses devoirs d'homme, de citoyen, de soldat, de travailleur, de producteur » (« La transformation de l'école primaire », repris dans *La Foi laïque*, Paris, 1911).

14. Le théoricien exemplaire de l'éducation ainsi comprise est John Dewey.

Voir en particulier *Démocratie et éducation* [1900], trad. fr., Paris, Armand Colin, 1990.

Au-delà de l'acteur social, c'est à l'individualité concrète qu'elle s'intéresse. Elle met l'accent sur le développement des capacités de la personne dans l'optique d'une individualisation de la construction de soi au cours de la période initiale de l'existence. Elle se préoccupe essentiellement des moyens de devenir soi-même, les pouvoirs de l'acteur social étant supposés découler de cet épanouissement subjectif.

En fonction de la vie longue, s'insinue et s'impose une individualisation radicale de la perspective existentielle. Elle suscite une compréhension inédite de l'existence comme histoire personnelle, désolidarisée par ses horizons lointains d'un avenir collectif par essence inconnu, bien que entièrement mobilisée, elle aussi, par le futur, une histoire dont le caractère personnel commence tôt, dès la naissance, en fait, et qui, en conséquence de ce même caractère personnel, exige une formation très longue, qui peut-être ne s'arrête jamais, qui se projette dans le temps de la vie. Elle est intensément et exclusivement personnelle parce que la perspective de la vie longue implique la focalisation sur le choix de soi contre toute assignation extrinsèque ou tout destin passivement subi. Non pas le choix définitif d'un état, d'une carrière ou d'un mode de vie, mais le pur pouvoir de se choisir, à garder et à cultiver pour tel, hors des déterminations aliénantes et des engagements limitatifs. Il ne s'agit pas de se préparer à quelque chose de défini au dehors, puisqu'on ne sait de quoi l'avenir sera fait ; il s'agit de se préparer à se déterminer soi-même. Il y va d'une liberté primordiale, « la liberté de se construire », comme le dit une expression en vogue chez les pédagogues contemporains. L'allongement de la vie a pour effet de la subjectiver et de la responsabiliser, spécialement dans sa phase inaugurale, qui se charge d'un enjeu inégalé. C'est à cette requête que vient répondre la formation. Elle est introduction à une existence qui n'a pour horizon que son propre déploiement et où tout, idéalement, doit pouvoir se jouer entre soi et soi, le devoir de la société étant de créer les conditions de cette puissance subjective. C'est la grande différence avec l'éducation qui s'était affirmée au XX^e siècle en liaison intime avec une vision de l'avenir collectif placée sous le signe de la justice sociale.

On comprend mieux, à partir de là, le développement paradoxal, depuis les années 1970, d'une demande éducative qui se démultiplie tout en récusant les formes éducatives reçues, jugées passées, autoritaires, étriées ou inadaptées. Non que cette demande se ramène toute à notre facteur temps. Elle s'inscrit plus largement dans la relance et l'amplification du processus d'individualisation auxquelles nous assistons depuis cette époque, lequel processus, on s'en doute, a d'autres tenants et aboutissants que démographiques. Il se trouve simplement que les individus en question ont bénéficié par la même occasion d'une extension de leur existence qui a fortement coloré tant leur individualisme que la demande d'éducation par laquelle il s'exprimait en la

circonstance. C'est en effet l'une de ses manifestations les plus significatives. Si l'on cherche à caractériser cette étape du processus d'individualisation par rapport à ses étapes antérieures, probablement l'un de ses critères distinctifs les plus pertinents est-il fourni par l'intégration de l'éducation (peu importe ici le sens de la notion) dans la définition même de l'individu, comme son support obligé. L'individu est quelqu'un qui a été formé à devenir individu; l'éducation est ce qui lui procure les moyens d'être un individu, comme la propriété avait pu le faire dans une étape antérieure, ou le travail à un stade plus récent (l'avènement d'une société de la connaissance constituant sans doute l'arrière-fond de ce déplacement). Encore une fois, ce développement du processus d'individualisation aurait pu avoir lieu indépendamment de l'allongement de la durée de la vie. Mais la présence active de celui-ci a puissamment orienté la compréhension de l'individu et de ses besoins qui s'y est élaborée. Il a infléchi l'appel à l'éducation qui y était attaché dans le sens de la « formation », telle qu'on s'est efforcé d'en cerner les contours. D'où la difficulté de la pourvoir d'un contenu qui la satisfasse. Elle ne s'accommode d'aucune définition sociale. Au regard de l'impératif de se construire, en effet, toute initiation, introduction, préparation ou adaptation à ce qui est déjà apparaît comme inadéquate. Il requiert l'accumulation d'un potentiel que toute détermination plus précise heurte dans sa vocation générale. On conçoit que dans ce contexte « apprendre à apprendre », la vieille maxime programmatique résumant sous forme symbolique le pouvoir du sujet de connaissance, se soit mise à faire figure de formule magique. Garder les méthodes en évacuant les contenus, c'est exactement ce dont est réputé avoir besoin l'individu situé au foyer de ce devenir soi-même. L'aspiration n'a que l'inconvénient d'appartenir au règne des êtres de raison et point au domaine du praticable. Sa pression n'en est pas moins forte, parce que la construction est d'une logique impérieuse. C'est devenu un problème structurel que de définir ce qui peut convenir à cette demande de formation à la fois pressante et principiellement insatisfaite.

Encore n'est-ce peut-être pas l'aspect le plus problématique de ce travail de redéfinition. Car cette vision d'une formation qui serait pour chacun le moyen de s'approprier sa propre vie est une conjecture de la conscience collective, sourdement dictée par les données inédites de la condition humaine. Elle est abstraite et, pour commencer, elle est celle des adultes qui la projettent sur les nouveaux venus. La question est de savoir si l'acteur qu'elle postule à la base de ce processus d'autoconstruction existe réellement. Les nouveaux venus ont-ils les moyens de cette autonomie que nous leur présumons ? Il se pourrait que nous présumions de leurs forces et que nous les écrasions sous le poids d'une ambition qui ne leur est pas même intelligible.



Entrer dans la vie longue

Il était nécessaire de commencer par circonscrire la reconfiguration générale de ce grand premier âge de la vie. Il est possible maintenant, à l'intérieur de ce cadre, d'examiner de plus près la façon dont la représentation des âges «classiques», si je puis dire, enfance, adolescence et jeunesse, s'en trouve affectée. Il s'agira en particulier de détailler la tension fondamentale inhérente à l'idée de formation aux différents niveaux et moments où elle se manifeste.

Enfance protégée, enfance ignorée

La conception de l'enfance est de plus en plus dominée par l'idée que l'existence future se détermine là, de plus en plus tôt. « Tout se joue avant six ans », comme l'avait proclamé un titre fameux au début du mouvement qui nous intéresse¹⁵. Les praticiens ont beau protester, la logique inconsciente des représentations collectives qui préside à cette croyance est imparable et fait fi des démentis de l'expérience. La vie est un tout dont chacun est d'emblée l'acteur : telle est l'image qui commande. Loin donc d'une phase de croissance paisible et naturelle, où il ne s'agirait en somme que d'offrir à l'enfant de saines conditions pour qu'il grandisse, comme la vision évolutionniste avait pu en entretenir l'idée, l'enfance apparaît comme un moment critique où l'attention et l'intervention des adultes doivent être mobilisées en permanence afin que l'auto-constitution de l'individualité se mette en route sans entraves. On ne saurait, dans cette perspective, être trop attentif aux influences formatrices précoces, en même temps que trop respectueux de ce qui manifeste une liberté en germe.

En d'autres termes, l'enfance est pénétrée par la préoccupation éducative avec une vigueur et une précocité croissantes. Le phénomène vient de loin, ses racines remontent au début du XIX^e siècle¹⁶, il se met en place parallèlement à l'orientation historique des modernes, il n'a cessé de prendre de l'ampleur avec la temporalité futuriste de nos sociétés. La nouveauté est que, dans la dernière étape qu'il vient de franchir, l'éducation s'est bel et bien métamorphosée en formation, au sens qu'on a défini. Ce n'est plus de développer des aptitudes fonctionnelles qu'il est question, à la façon dont la psychologie génétique y encourageait, mais de faire émerger un soi-même singulier, à la hauteur de la tâche d'autoconstruction qu'exige l'existence en train de se déterminer.

Aussi la difficulté de dire en quoi doit consister cette formation est-elle à son comble à ce stade, étant donné l'objectif qu'elle se propose. Il ne peut s'agir que d'encourager à naître et à s'affirmer une pure puissance d'être et d'agir, une puissance indéterminée, puisqu'elle est conçue à l'aune d'un avenir inimaginable à force d'éloignement. On ne peut savoir ce que sera la vie du sujet en train de faire ses premiers pas ; tout ce qu'on sait, c'est qu'elle a déjà commencé à se faire, et qu'il est urgent,

par conséquent, qu'il dispose des moyens de la faire sienne, même si cette force doit se calculer à longue échéance. Nous ne savons à quoi le préparer, en un mot, préparons-le, donc, à lui-même. L'enfance prend peu à peu l'allure, ainsi, d'un temps mythique de la pure advenue à soi-même, se déroulant idéalement à part du monde tel qu'il est, puisque c'est pour l'inconcevable monde qui sera que cette subjectivité est à construire - mais elle ne peut, par essence, se construire qu'elle-même. D'où une exigence démultipliée de protection vis-à-vis de ce qui pourrait troubler ou entraver ce chemin vers soi ; d'où une réactivation de la figure de l'innocence enfantine, pour de nouveaux motifs. Elle exprime autre chose que ce qu'elle symbolisait. Ce qu'elle est en charge de nommer, c'est cette potentialité pure dont la germination est le propre de l'enfance.

Le résultat en est, au milieu d'un souci inégalé de l'enfant, une méconnaissance structurelle de l'expérience enfantine. Le culte des petits rois, voire des petits dieux, n'empêche pas l'ignorance ou le désintérêt vis-à-vis de ce qu'il leur est effectivement donné de vivre. Venir au monde, c'est se trouver jeté dans un monde qui ne vous a pas attendu pour être ce qu'il est et qui peut parfaitement se passer de vous - vous y êtes superflu ou indifférent, tout vous le dit, lorsque vous le découvrez au-delà du cercle de ceux pour qui vous avez quelque nécessité. L'angoisse du nouveau venu, c'est de savoir s'il parviendra jamais à y entrer, à en être, à s'y retrouver, une angoisse qui grandit à mesure qu'il révèle ses proportions au-delà du petit monde qu'on avait d'abord pris pour le monde. Une angoisse redoublée chez ceux qui, à un titre ou à un autre - handicap, immigration -, ont des raisons de ne pas se sentir comme les autres, hantise avouée ou secrète de tous les enfants. C'est du pouvoir de futur de ce nouveau venu que l'on se tracasse, son bonheur actuel étant supposé accroître ses ressources d'avenir, quand sa préoccupation vitale à lui est de trouver sa place dans le présent. C'est l'autonomie qui le mettra en possession de sa vie que l'on veut promouvoir, alors que son problème à lui est de se sentir pareil à ceux qui l'entourent et qui l'ont précédé. Le discord se creuse entre la vérité de l'expérience enfantine et les attentes que leur monde souffle aux adultes. La sollicitude ne suffit pas ; encore a-t-elle besoin d'être éclairée.

La déconstruction de l'adolescence

J'ai conservé par commodité les catégories d'adolescence et de jeunesse. Elles ont été assez notoirement chahutées dans la période récente pour que nul n'ignore que leur réexamen s'impose. Derechef, c'est l'étirement temporel qui a été le premier facteur de brouillage. Les chronologies usuelles ont sauté ; il a fallu reconstruire en bricolant. Il est courant ainsi dans la littérature professionnelle de distinguer la puberté (11-18 ans), l'adolescence (18-24 ans) et la jeunesse (24-30 ans). Encore certains préfèrent-ils parler de « post-adolescence » pour caractériser cette dernière étape¹⁷.

15. Fitzhugh Dodson, *Tout se joue avant six ans*, trad. fr., Paris, Laffont, 1972.

16. Cf. Jean-Noël Luc, *L'Invention du jeune enfant au XIX^e siècle. De la salle d'asile à l'école maternelle*, Paris, Belin, 1997.

17. Voir les deux articles d'André Béjin, « De l'adolescence à la post-adolescence : les années indécises » et de Hervé Le Bras, « L'interminable adolescence ou les ruses de la famille » dans *Le Débat*, n° 25, 1983, ainsi que la discussion critique récente d'Olivier Galland, « Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations », *Revue française de sociologie*, 42-4, 2001.

Tony Anatrella a proposé le néologisme d'« adulescence » pour désigner l'ombre portée sur la vie adulte par cette adulescence prolongée¹⁸. Il me semble de bonne démarche, en présence de ce chantier, de reprendre les choses à la base, en réinvestissant le terme de jeunesse, comme le plus universel, en dépit de son vague. L'adulescence est une spécification récente de la jeunesse. Dans toute société, il y a des jeunes; nous, nous avons identifié en plus, depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, une adulescence. Le flou de la notion de jeunesse tient à son statut de catégorie intermédiaire : elle s'applique aux êtres qui sortent de l'enfance et qui sont en passe d'entrer dans l'univers adulte. D'où l'incertitude sur ce qui se perpétue de l'enfance dans cette phase d'entrée dans la vie ; d'où l'incertitude, à l'autre bout, qui découle de la façon particulière dont les jeunes assument l'indépendance sociale caractéristique de l'état adulte.

Peut-être, toutefois, est-il possible de donner une définition relativement rigoureuse de cette transition, grâce au concours de la théorie de la médiation. Celle-ci met fortement en lumière ce qui distingue l'enfant et, par conséquent, ce qui constitue l'enjeu de la sortie de l'enfance¹⁹. L'entrée dans la jeunesse, ce n'est pas seulement la puberté, l'accès à la maturité sexuelle, c'est simultanément l'accès à cette dimension de l'humain qu'est la *personne*, c'est-à-dire à l'abstraction de soi comme fondement opératoire des relations sociales. Or cette puissance de la personne, cette capacité cognitive qui rend possible de se conduire comme un acteur indépendant dans les rapports avec les autres, suppose un apprentissage. Une chose est d'en acquérir le principe, autre chose est d'en posséder le maniement. La jeunesse consiste proprement dans cet apprentissage de l'usage social de soi, du pouvoir de relation, avec ce qu'ils supposent de connaissance des autres, du monde au sein duquel ils évoluent et de ses codes. On conçoit, soit dit au passage, que l'avènement d'un monde d'individus se soit traduit par un redoublement d'exigences vis-à-vis de cette phase d'apprentissage : il demande infiniment plus à chaque opérateur en matière de rapports sociaux. A cette conquête de la personne, il convient d'ajouter, sur le plan psychologique, la constitution parallèle de la *personnalité*, qui ancre l'abstraction de la personne dans le support d'un système de dispositions relativement stable et d'une identité assumée comme singulière. Elle se joue au carrefour de l'intégration du corps sexué (c'est-à-dire du corps pour autrui), de l'incorporation des normes du fonctionnement collectif et de la définition différentielle ou limitative de soi par rapport au champ des possibles sociaux (je suis ce que je ne suis pas).

A l'intérieur de ce cadre général de la jeunesse, l'adulescence a découpé une phase bien particulière, qui avait vocation à faire pont entre l'enfance au sens strict et la jeunesse proprement dite. Elle est instituée et reconnue, comme chacun sait, à la fin du XIX^e siècle²⁰. Elle correspond à une définition éducative.

La catégorie émerge lorsqu'il devient clair au regard de la conscience collective que la préparation aux rapports et aux rôles sociaux, que l'entrée dans la société des adultes requièrent une éducation systématique - ce que traduit sociologiquement le développement commençant de l'enseignement secondaire, dont l'expansion à travers le XX^e siècle sera le vecteur de diffusion de l'adulescence. Mais ce qui va principalement caractériser celle-ci dans son existence historique, c'est une violente contradiction inhérente à sa définition même : elle est une préparation à la responsabilité, *via* les savoirs scolaires, placée sous le signe de l'irresponsabilité, de la ségrégation des âges, d'une frustration sociale, en un mot, à laquelle il faut ajouter la frustration sexuelle. De là un divorce entre le possible qu'on cultive et l'exercice effectif qui va se traduire en révolte intellectuelle et morale, mais aussi en comportements délinquants. La multiplication des mouvements juvéniles de contre-culture va accompagner la généralisation de l'adulescence. Ce nouvel âge de la vie s'érige en défi lancé au monde des adultes. Sa construction au titre de l'avenir collectif entraîne en effet pour ses ressortissants une situation de dépendance, de marginalisation statutaire et de « moratoire psychosocial » d'autant plus frustrante qu'elle est supposée être au service d'un monde futur davantage autonome²¹. Aussi engendre-t-il inmanquablement des « formations compensatoires » tendues entre le refus d'entrer dans le monde adulte tel qu'il est et le rêve de se l'approprier pour le transformer.

Je crois qu'il faut se demander si ce terme d'adulescence convient toujours et si les réaménagements constants auxquels il est soumis ne trahissent pas une inadéquation croissante. Il me semble qu'on peut parler d'une disparition de l'adulescence en tant que catégorie sociale. Elle tend à se résorber dans la jeunesse. La notion conserve une pertinence psychologique qui la fera rester. Elle se concentre d'elle-même, d'ailleurs, autour du retentissement psychique de la croissance corporelle et de l'accès à la fonction sexuelle. Mais le fait social de l'adulescence, tel qu'il a culminé dans les années 1960, est, lui, en train de s'effacer. La notion s'est dissoute, petit à petit, dans son extension.

En fait, à y regarder de près, l'adulescence est rongée par les deux bouts.

Elle est rongée, à un bout, par l'extension de l'enfance. Il s'agissait avec l'adulescence de se frotter à distance au monde des adultes, en acquérant au préalable la maîtrise de ses instruments et la connaissance des rouages qui le font tourner. Le recul de l'avenir disqualifie cette proximité ; il réclame de viser plus haut, plus loin, à l'échelle d'un futur sans visage. Il va s'agir plus que jamais, dans le prolongement de l'enfance, de donner à la subjectivité l'occasion de se former et de s'affirmer. N'est-ce pas le moment, quand s'éveille l'indépendance sociale, de permettre à chacun de trouver sa voie et d'acquérir les moyens de sa liberté par-devers lui ? Ce qui compte, c'est le potentiel personnel cultivé à part d'un

18. Tony Anatrella, *Interminables adulescences. La psychologie des 12/30 ans*, Paris, Cerf-Cujas, 1998.

19. Voir ici même l'article de Jean-Claude Quentel, « Penser la différence de l'enfant », et son livre fondamental, *L'Enfant. Problèmes de genèse et d'histoire*, Bruxelles, De Boeck, 1997.

20. Pour la France, voir en dernier lieu Agnès Thiercé, *Histoire de l'adulescence, 1850-1914*, Paris, Belin, 1999.

21. J'utilise ici l'excellente thèse de Jacques Goguen, *Pour une sociologie politique des mouvements de jeunes*, Paris-1, 2003, à paraître.



contexte fatalement borné, contingent et appelé à être dépassé. Loin de la logique adaptative qui la gouvernait naguère, le programme de l'ex-adolescence doit être plus que jamais, donc, d'apprendre à apprendre, de manière à se détacher des contenus appris, et de se construire soi-même, de manière à rester libre vis-à-vis des rôles endossés et des fonctions exercées. La féconde indétermination de l'enfance, condition de la conquête de l'autonomie, envahit ainsi la préparation à l'existence tout entière.

L'adolescence est rongée, à l'autre bout, par l'évanouissement du modèle sur lequel elle était calée. Il n'est pas excessif de parler, à cet égard, d'une liquidation de l'état adulte. Nous sommes témoins de la désagrégation de ce que voulait dire la *maturité*²². Les considérations développées en introduction sur l'effacement de la parenté comme ordonnateur social trouvent ici leur emploi. La maturité, pour le formuler abruptement, c'était, en dernier ressort, la vie sous le signe de la mort, donc, l'âge de la vie socialement déterminé par la perspective de la relève des générations et de la reproduction, l'autosuffisance économique représentant la condition opératoire de cette contribution. C'est dans ce cadre que la parentalité prenait tout son sens; elle était la forme par excellence de la responsabilité vis-à-vis de la société globale et de son destin; elle était ce qui conférerait symboliquement aux adultes le statut de membres de plein exercice de leur communauté. Autant de dimensions qui se sont vidées de sens, en ôtant à la figure de l'adulte la gravité et l'autorité qui résultaient de la fonction décisive qui passait par elle. L'état adulte n'est plus qu'une catégorie d'âge, sans relief ni privilège social particulier. Personne n'a plus à être mûr, au sens où personne ne vit plus sous cette charge publique de la reproduction collective. La vie familiale et la procréation sont devenues des affaires purement privées. Il n'y a plus de modèle de l'existence adulte, conditionné par le seuil de la fondation d'un foyer, modèle vers lequel passionnément tendre pour la plupart, ou repousser redouté pour quelques-uns, peu importe - il était identifiant pour tous. Le mariage lui-même n'ouvre plus que sur une vie sans exemples.

En revanche, si ce qui rendait l'état adulte identifiable et désirable s'est effacé, *rester jeune* est très normalement l'idéal de l'existence, dès lors que vous avez un long temps devant vous, et que vous entendez exploiter ses ressources, c'est-à-dire garder du possible devant vous. Une vie longue, c'est une vie qui peut se refaire, sur tous les plans. Rester jeune, c'est essentiellement ne pas se fixer, ne pas s'aliéner dans le déjà réalisé. L'état adulte a ceci de dramatique qu'il est limitatif. Il est marqué par les contraintes d'engagements sentimentaux durables et par les obligations d'une spécialisation professionnelle. Il est fait de renoncements à d'autres partenaires qui auraient pu mieux vous convenir et à d'autres domaines d'activités pour lesquels on se sentait des affinités. Ces limitations étaient compensées jadis par la croissance sociale. Ce que vous

perdiez en fait de possibilités, vous le regagniez au travers de votre foyer, sur le terrain de votre métier, grâce à votre statut. Sans doute cet horizon garde-t-il un sens pour la minorité qui fait carrière - et, de par le poids des élites, sans doute conserve-t-il une certaine portée de modèle collectif. Mais force est de constater que sa valeur prescriptive s'érode aux yeux du plus grand nombre, qui ne se sent guère concerné par ces gains attachés à l'avancée en âge et qui perçoit, en revanche, le rétrécissement inexorable qui résulte de l'empilement des déterminations. Aussi l'idéal de masse devient-il d'être le moins adulte possible, au sens péjoratif que prend le terme, d'en exploiter les avantages et d'en éviter les inconvénients, de maintenir la distance envers les emplois et les rôles imposés, de garder le plus longtemps qu'il se peut des réserves pour d'autres voies. La jeunesse prend valeur de modèle pour l'existence entière.

Aussi l'adolescence perd-elle son caractère de transition, faute d'une butée, faute d'un seuil à franchir qui en signalerait le terme indubitable. Elle est soumise à une double déconstruction, de par l'estompage de ce qui l'opposait à l'enfance, à savoir la confrontation à la vie adulte, et de par la dilution de ce qui conférerait son identité faïtière à cette dernière. En s'étirant, l'adolescence tend à se fondre dans une jeunesse elle-même pénétrée d'enfance. Les étapes subsistent - elles ont une certaine objectivité naturelle pour elles -, mais elles sont relativisées, du point de vue de leur entente sociale, par l'unification d'un grand premier âge de l'existence qui se met à informer, si ce n'est à dominer, le tout de l'existence. L'antique et vénérable frontière de l'entrée dans la vie, que nul n'apercevait sans frémir, s'écroule avec ses impérieux prestiges. Entrer dans la vie, ne serait-ce pas la nouvelle définition de la vie ?

De la jeunesse sans révolte au monde sans adultes

Nous avons assisté, en matière d'adolescence, à ce qui mérite d'être appelé un événement civilisationnel: la disparition de la révolte adolescente - d'où le tarissement de ce qui avait été l'une des sources les plus créatrices de notre culture depuis le XIX^e siècle. Elle a jeté ses derniers feux dans les années 1960. Mai 68 lui a donné son expression sommitale et ultime, en élevant théâtralement la révolte juvénile à la hauteur des révolutions du passé. Elle s'est résorbée dans les transformations sociales qui ont suivi, en particulier les changements de la famille.

Elle était liée à la dramatisation de l'entrée dans la vie découlant de sa scolarisation. Les adolescents étaient impatients de prendre en charge ce monde des adultes auquel on les préparait en les en séparant. On les mettait en demeure de s'y projeter en pensée, on leur donnait les moyens d'y mettre plus d'intelligence qu'il n'en comportait, tout en les privant de voix au chapitre. Plus grande était leur impuissance, plus vif se faisait leur sentiment

22. Voir, dans une perspective différente de celle développée ici, Jean-Pierre Boutinet, *L'Immaturité de la vie adulte*, Paris, PUF, 1998, ainsi que *Psychologie de la vie adulte*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2002.

de responsabilité et plus vaste leur ambition de changer ce monde qui se présentait à eux comme oppressif et borné - certes, il ne serait plus avec eux ce qu'il avait été jusque-là. L'impatience de faire ses preuves était d'autant plus intense, faut-il ajouter, que la minorité sociale s'accompagnait de la privation sexuelle. Rien ne traduit mieux la vigueur de cette aspiration à rejoindre l'état adulte, à une époque encore proche, que l'abaissement de l'âge au mariage qui s'est produit entre 1945 et 1965²³. L'adolescent révolté avait vocation à faire un adulte précoce.

Le tableau s'est inversé, depuis lors.

D'un côté, les adolescents bénéficient désormais d'un statut d'adultes semi-indépendants : l'âge de la majorité a été abaissé, ils ont le droit de vote (ils l'auront bientôt peut-être plus tôt encore), le niveau de la richesse sociale permet aux familles d'assurer à un grand nombre d'entre eux des moyens financiers non négligeables, ils jouissent tôt d'une large liberté sexuelle. Bref, les motifs de frustration associés à la dépendance et au défaut de reconnaissance ont disparu.

Mais, de l'autre côté, ces adolescents libérés ne manifestent plus aucune envie de prendre en charge le monde tel qu'il va, que ce soit pour le perpétuer ou pour le changer. Ils ne montrent pas plus de désir, d'ailleurs, de s'autonomiser pour leur compte personnel. S'ils contestent toujours la société existante, c'est pour le peu d'envie d'y entrer qu'elle inspire, précisément. Et, de fait, ils tendent à différer leur insertion²⁴, quand ils ne fuient pas devant la capture par l'état adulte. Un état perçu comme castrateur par rapport à la richesse des virtualités qui restent ouvertes tant que dure la jeunesse. Les moyens supplémentaires qu'il permet d'acquérir se paient d'une amputation drastique du possible. Marché de dupes ! Et pourquoi nos post-adolescents ou autres adolescents penseraient-ils autrement, quand leurs aînés sont unanimes à envier cette puissance du choix de soi dont ils disposent et qu'ils s'emploient à élargir ? La jeunesse sans révolte conduit à un monde sans adultes - sans adultes consentants, en tout cas, ou avec des adultes mi-résignés, mi-frustrés.

C'est l'effet, encore une fois, de la dissolution finale de la contrainte institutionnalisée à se reproduire, dont l'assomption définissait la maturité. Son évacuation laisse un monde d'individus dégagés de l'obligation qui les rattachait ultimement à la société, qui leur imposait d'y tenir une place, puisque pour être pleinement un individu il fallait prendre sur soi la charge de perpétuer la vie. Pour ces individus déliés du devoir de maturité, c'est le développement personnel qui constitue l'horizon légitime des existences, avec la perpétuelle jeunesse qu'il suppose, les sauts, les bifurcations, les refondations qu'il demande d'envisager. Aucune réussite sociale, aucune identification à l'exercice d'un rôle reconnu ne sont en mesure de satisfaire à une telle exigence. C'est pourquoi la formule d'une vie réussie est redevenue une question si lancinante.

Les conséquences de cette recomposition des âges dans le domaine éducatif sont d'une ambiguïté remarquable.

Jamais l'éducation n'a été aussi légitime. Jamais la demande de formation n'a été aussi grande, et la préoccupation de l'assurer à tous (par exemple aux enfants handicapés) aussi forte. Cette foi va jusqu'à se projeter dans l'idée d'une « formation tout au long de la vie ». Idéalement, on n'a jamais fini d'accroître son potentiel.

Jamais, pourtant, on n'a aussi peu su quel contenu donner à cette formation et par quelles voies la faire passer. Tout se joue à l'école, chacun l'accorde, mais on ne sait trop qu'y faire. Cette préparation à un avenir foncièrement personnel bouscule les dispositifs reçus, y compris les plus avancés, sans apporter un programme qui lui serait adéquat. Même lorsqu'elle reprend à son compte le fameux « apprendre à apprendre », c'est pour lui infliger une torsion, on l'a vu, qui ne contribue pas spécialement à le rendre praticable. Comment concevoir une formation à soi en vue d'un pour soi futur ? L'exigence pousse à récuser les modèles disponibles pour cause de passéisme, d'impersonnalité et d'abstraction. La transmission de l'héritage ne répond guère à une demande à la fois singulière et soucieuse de la différence du futur. L'instruction, qui visait à fournir aux personnes les rudiments d'une rationalité valide pour tous et les instruments d'une communication entre tous, paraît bien étroite en regard de l'ampleur du soi qu'il s'agit de mobiliser. Le développement des facultés d'adaptation à l'exercice d'une fonction dans la société ne saurait davantage constituer une réponse; il méconnaît la liberté subjective qui doit être le véritable point d'appui. Même l'épanouissement personnel vanté par la pédagogie de l'individu se trompe en partie de cible en s'enfermant dans le présent; il ne prête pas une attention suffisante à la projection en avant du potentiel qu'il cultive. Pour l'heure, le nouvel impératif fonctionne comme une utopie déstabilisante et insatiable. Il entretient un sentiment chronique d'inadéquation de l'institution vis-à-vis de ce qui devrait être sa tâche.

Mais nous ne sommes qu'au début du chemin. Ce que je me suis efforcé de mettre en lumière, en durcissant le trait, à dessein, c'est la puissante logique des représentations qui accompagnent cette grande transformation du temps de la vie. Elle est source, dans ce stade initial, d'une mythologie touchant aussi bien le cours de l'existence que les pouvoirs de l'éducation ou les conditions de la vie sociale, mythologie dont le choc avec la réalité promet d'être rude - il est d'ores et déjà engagé. Nous ne sommes pas condamnés à être les jouets de ces projections idéologiques inspirées par l'inévitable redéfinition des âges. Ces représentations collectives sont destinées à se corriger, à l'épreuve, au-delà de leur naïveté première. Le problème est de les éclairer. Cela suppose d'entrer dans ce qui les porte, afin de faire ressortir ce que leurs prolongements peuvent avoir d'intenable, ou bien les impasses auxquelles les extrapolations dont

23. Paul Yonnet attire judicieusement l'attention sur sa portée dans « Fécondité, nuptialité, maritalité », *Le Débat*, n° 50, mai-août 1988.

24. S'imposerait sur ce point un examen approfondi du problème complexe du chômage des jeunes, qui amènerait à nuancer le propos, sans le modifier sur le fond.



elles procèdent sont susceptibles de conduire. Elles ne font pas, d'ailleurs, que susciter des vœux oniriques sur ce que veut dire apprendre ou sur ce que veut dire vivre. Elles donnent leur chance à des vues plus réalistes que celles antérieurement prévalentes, on commence à s'en apercevoir, quant à ce que doit être un

enseignement élémentaire, par exemple. Mais il est vain de pleurer sur les effets sans remonter aux causes. De l'importance de démêler ce massif d'images, de présupposés, d'aspirations. Nous avons à apprendre à vivre avec une autre temporalité de la vie. ■

histoire politique société **le débat**

L'enfant-problème

Jean-Claude Quantel : Penser la différence de l'enfant

Marcel Gauchet : La redéfinition des âges de la vie

Jacques Goguen : Ascension et déclin des mouvements de jeunes

Daniel Dagenais : Famille et société : l'impensé moderne

Marie-Claude Blais : L'éducation est-elle possible sans le concours de la famille ?

Marcel Gauchet : L'enfant du désir

Françoise Perot : Mais pourquoi ces enfants ne tiennent-ils plus en place ?

Michèle Brian : Un regard psychiatrique sur la condition enfantine

Jean-Pierre Lebrun : Des incidences de la mutation du lien social sur l'éducation

Dominique Ottavi : Enfance et violence : le miroir des médias

Dany-Robert Dufour : Télévision, socialisation, subjectivation

Dominique Youf : Enfance victime, enfance coupable

numéro 132 novembre - décembre 2004

Gallimard

le débat
numéro 132
novembre - décembre 2004

Sodis Revues BP 140

Service des Abonnements

128, avenue du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny

77403 LAGNY cedex

Téléphone 01 60 07 82 15

C.C.P. Paris 14590-60 R

Abonnement 12 mois (5 numéros de 192 pages)

France et D.O.M. - T.O.M. : 66 € TTC

Etranger : 69 € TTC

Le Débat dispose d'un site à l'adresse suivante : www.le-debat.gallimard.fr

L'index intégral de la revue y est librement consultable, par divers modes d'accès (auteur, titre, numéro, type d'articles, recherche libre).

Il sera mis à jour à chaque livraison. On y retrouve également la chronologie des idées (1953-1999), un choix d'articles sur la "révolution informatique" et la présentation du dernier numéro paru.

Editions GALLIMARD